

Anne Wiazemsky

Jeune fille



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Anne Wiazemsky

Jeune fille

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2007.*

Extrait de la publication

Anne Wiazemsky a publié des nouvelles, *Des filles bien élevées* (Grand Prix de la nouvelle de la Société des Gens de Lettres, 1988), et des romans, *Mon beau navire* (1989), *Marimé* (1991) et *Canines* (prix Goncourt des lycéens, 1993). Elle a reçu le Grand Prix de l'Académie française en 1998 pour *Une poignée de gens*. En 2001 paraît *Aux quatre coins du monde*, en 2002 *Sept garçons*, en 2004 *Je m'appelle Élisabeth* et en 2007 *Jeune fille*.

Pour Antoine Gallimard

17 février 2004

Elle est assise devant moi, concentrée, attentive, soucieuse d'apporter des réponses à mes questions. Sa petite taille, la minceur de son corps enfoui dans une robe de chambre et l'expression sérieuse de son visage la font ressembler à une enfant un peu malade, momentanément consignée dans sa chambre. Quand elle sourit, des rides strient la peau fine, pâle, presque transparente. Sa voix singulière est demeurée la même malgré quelques hésitations. C'est celle de Thérèse, la bouleversante criminelle des *Anges du péché*, le premier film de Robert Bresson, tourné à Paris, en 1943. Pour moi, elle s'efforce d'évoquer l'homme qu'il a été. Cette femme s'appelle Jany Holt.

De temps en temps, elle se tait. Mais ses silences sont pleins, je ne sais pas de quoi, peut-être d'autres morceaux de sa vie dans lesquels elle s'attarde. Je me tais aussi, ma respiration suspendue à la sienne. J'attends qu'elle se rappelle que nous sommes là, qu'elle

reprenne le récit commencé. Ce qu'elle fait avec un grand naturel : « *Il* ressemblait à un chevalier. » Des amorces de questions, des mots suggérés l'aident à se souvenir. « *Il* ne disait rien, mais *il* vous faisait répéter jusqu'à ce que ça lui plaise. Et quand ça lui plaisait, *il* coupait. C'était un homme froid, rigoureux, très sincère, très vrai », « Quelquefois *il* vous faisait reprendre, on ne savait pas pourquoi, mais c'était lui qui avait raison », « On faisait les choses comme on le pensait et *il* nous demandait, plus sec, plus sec... », « *Il* avait une façon de vous envahir qui était très bonne. On ne s'appartenait plus, on lui faisait confiance tout en n'étant pas de bonne humeur. Alors on se taisait et sur un ton un peu fâché : ah oui, *il* nous appelle, *il* nous appelle... Pourquoi, *il*? Bresson nous appelle ! ».

Une question qui n'a rien à voir avec la raison de ma visite me vient soudain à l'esprit : « Était-il amoureux de vous ? » Je ne la formulerai pas, je l'oublierai même aussitôt.

Mais cette même question réapparaîtra quelques mois plus tard, le 31 juillet 2004, à Saint-Aubin-sur-Mer où je suis venue recueillir les souvenirs de Renée Faure, l'autre merveilleuse interprète des *Anges du péché*. Un bref instant décontenancée, elle a un grand rire théâtral : « Lui? Amoureux de moi? Ah, ça non par exemple!... » J'insiste et cela relance son rire. « Vous savez que vous êtes très drôle? Faire tant de kilomètres un 31 juillet pour m'interviewer à propos

de ce vieux film et me demander, en plus, s'il était amoureux de moi... Sachez qu'il ne l'était pas et moi non plus, d'ailleurs! D'où vous viennent ces idées absurdes? »

À n'en pas douter, elle est sincère.

Comme c'est étrange.

Printemps 1965

Florence court devant moi, se retourne, m'encourage à ne pas ralentir :

— *Il nous attend, il nous attend.*

Sa foulée est précise, régulière : je n'aurais jamais imaginé que cette belle universitaire de vingt-trois ans puisse aussi être une sportive.

Au détour d'un couloir de la station Saint-Michel, je la perds et m'arrête, stupide et indécise. C'est notre troisième changement et ma méconnaissance du métro parisien me fait exagérer l'importance de cette traversée de Paris sous la terre. Pourquoi ai-je accepté de la suivre ? Pourquoi ai-je cru à ses paroles enjôleuses ? Il n'y a rien de commun entre elle et l'adolescente timide et maladroite que je suis et dont elle prétend pouvoir changer le destin.

Changer mon destin. C'est exactement de quoi il s'agit, là, à cet instant, même si je ne peux y croire. D'ailleurs, pour me décider à la suivre, elle a utilisé des mots moins solennels. Et puis elle joue, la belle

amie d'un de mes oncles. Avec moi, d'abord, et peut-être avec lui, l'homme qui nous a fixé rendez-vous et dont elle me parle avec passion. Je la crois assez intelligente et audacieuse pour jouer avec le monde entier. Je l'admire.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Nous allons être en retard et *il* va attendre.

Florence m'a retrouvée. Avec autorité, elle m'attrape par le poignet et m'entraîne à sa suite. Sa main me serre avec force, je ne risque plus de lui échapper.

L'homme qui nous ouvre la porte de son appartement de l'île Saint-Louis est grand, âgé, d'une élégance discrète. Il porte un pantalon beige, une chemise claire et un pull en cachemire gris-bleu. Il a une belle chevelure blanche, une peau hâlée, une voix agréable qui zézaie légèrement. Malgré la saison, il est pieds nus dans des espadrilles.

Après nous avoir fait asseoir dans un salon, il commence à s'entretenir avec Florence. Une conversation brillante où questions et réponses se télescopent. Je me tiens à l'écart, attentive à sa présence, au silence alentour. Je ne me demande plus pourquoi j'ai accepté de suivre Florence : je me sens bien près d'eux, les écouter me suffit. J'ignore ce dont ils parlent, même si leur virtuosité à passer d'un sujet à l'autre me rappelle celle de certains hommes de ma famille. Mais je ne suis pas exclue : je sens son regard à lui qui se pose sur moi, s'éloigne, revient.

— Vous avez quel âge, mademoiselle ?

— Dix-sept ans, répond Florence à ma place. Il a un geste d'impatience et son ton devient sec.

— J'aimerais entendre sa voix.

Florence bredouille des excuses et se déplace sur le canapé comme pour nous ménager un tête-à-tête. Lui se penche vers moi assise dans un fauteuil et, de façon appliquée, presque mécanique, commence à me poser des questions. N'importe lesquelles. Sur mon collègue, ma scolarité, mes goûts. Mes réponses informes, parfois à peine audibles, me renvoient aussitôt à ce que je suis : une adolescente mal dans sa peau, pas jolie et qui n'ose rien espérer de la vie. Je le crois déçu, irrité de perdre ainsi son temps. Florence contemple obstinément un point invisible sur le mur, près de la fenêtre.

— J'aimerais vous entendre lire.

Il se lève et feint de chercher dans sa bibliothèque. Pour s'étonner ensuite de trouver le livre posé sur une table basse, juste à côté de lui. Il l'ouvre, me le tend.

— Vous lirez Anne-Marie. Je vous donnerai la réplique, je connais tous les rôles par cœur.

Je commence, il m'interrompt aussitôt.

— Non, non, non. Écoutez-moi, puis faites exactement comme moi.

Il lit à peu près une page, me rend le livre et me fait signe de reprendre. Je lui obéis en m'efforçant d'être au plus près de ses intonations et sans omettre son léger zézaiement. J'agis sans malice, uniquement préoccupée de réussir au mieux cet étrange exercice. Il m'interrompt à nouveau. Malgré son ton courtois,

il semble soudain un peu nerveux. Il me prie d'être moins « gamine », plus « appliquée » et se lance dans une série d'explications auxquelles je ne comprends rien. Cela m'évoque l'effrayant baccalauréat qui m'attend au mois de juin. En pire, peut-être. J'ai chaud, je respire mal, je voudrais partir. Florence fixe toujours le point invisible sur le mur.

— Essayez encore une fois... Ce n'est pas grave si vous bafouillez... Efforcez-vous juste de lire le texte... Sans aucune intention... Sans y penser...

Le contraste entre la douceur soudaine de sa voix et l'intensité du regard me donne envie de le croire, de lui plaire. Ce sont des sentiments confus mais suffisamment forts pour que j'ouvre le livre que j'avais refermé. Il chuchote :

— Bien, allez-y.

— *Je ne sais pas de devinette, mais je sais une énigme. Vaut-il mieux avoir de la poussière sur ses meubles ou sur son âme?*

— *D'où vient cette question?*

— *Mère Saint-Jean estime qu'un peu de poussière sur un meuble choque Dieu.*

— *Et alors?*

— *Moi, je prétends qu'un peu de poussière sur une âme est pour lui une offense plus grande.*

— *Qu'appellez-vous poussière sur une âme?*

— *Je n'ai que le choix. L'hypocrisie, par exemple.*

— *C'est mieux, bien mieux!*

Il se lève, fait quelques pas dans la pièce, souriant, affable et sans me quitter des yeux. Il revient s'asseoir

en face de moi et sur un ton mondain, m'apprend que nous venons de lire un extrait des dialogues de son premier film *Les Anges du péché*, écrit par Jean Giraudoux. Est-ce que je l'ai vu? Non? Aucune importance! Et *Les Dames du bois de Boulogne*? Non plus? Il paraît enchanté, me félicite pour mon ignorance. Je suis étourdie par la rapidité de ses propos, charmée qu'il s'adresse à moi comme il s'adressait auparavant à Florence. Il se penche en avant, se rapproche.

— Vous allez me faire plaisir et reprendre la lecture. Vous voulez bien me faire plaisir, n'est-ce pas? Le même texte, en essayant de ne plus penser du tout à ce que vous dites. Vous comprenez?

Cette demande murmurée ressemble à une prière.

— *Je ne sais pas de devinette, mais je sais une énigme. Vaut-il mieux avoir de la poussière sur ses meubles ou sur son âme?*

Quai Bourbon, Florence me serre le bras encore et encore. Son visage irradie d'une joie sauvage et triomphante comme au sortir d'une terrible épreuve. Elle parle sans arrêt, elle rit, elle est très exaltée.

— Tu lui as plu tout de suite, je le sais, je l'ai senti au plus profond de moi... *Il va t'aimer.* Tu seras heureuse.

Nous longeons les bords de la Seine. Je regarde les pêcheurs à la ligne, les promeneurs. Celui que nous venons à peine de quitter, que je n'ose pas encore nommer, nous a raconté comment, à la fenêtre de

son appartement, il avait assisté à quelques suicides. « C'est beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit. Si, si, si... » Florence continue à monologuer. Parfois mon mutisme l'agace et elle me bourre de coups de poing, sans me faire mal, mais avec l'énergie d'un garçon. Elle veut m'inviter à boire un café dans un salon de thé anglais, de l'autre côté de la Seine :

— C'est là qu'*il* m'a donné rendez-vous, la première fois.

Elle s'est mise à chuchoter et je sens son haleine tiède sur mon cou, près de mon visage.

— Je te raconterai tout... Sur lui... sur la façon dont *il* se comportera avec toi.

Le ciel est couvert, mais un peu de lumière perce derrière les nuages. Un groupe de filles en chandail nous bouscule. La température s'est réchauffée depuis le matin, depuis le moment où Florence m'attendait devant mon immeuble. Il me semble entendre des cris d'hirondelles. Seraient-elles enfin de retour ? Un homme joue du violon, au milieu du pont Notre-Dame. Il est beau, jeune, inspiré, tout à sa musique. J'aimerais m'arrêter et l'écouter. Florence continue à m'entraîner, à parler.

— C'est la fin de l'hiver, dis-je soudain.

Florence ne m'a pas entendue.

C'était le printemps et pour la première fois depuis deux ans, depuis la mort de mon père, je l'attendais avec impatience. Dans mon cahier de textes, j'avais recopié ces lignes extraites d'un roman de mon grand-père, François Mauriac : « Le bonheur, c'est d'être cerné de mille désirs, d'entendre autour de soi craquer les branches. » Si la première partie de cette définition m'était encore inconnue, je commençais à entrevoir la seconde : j'écoutais, j'entendais « autour de moi craquer les branches ». C'était diffus, nouveau, troublant. Cela surgissait sans raison, n'importe où. Je rêvais alors à ce que pourrait être ma vie, j'étais agitée, traversée de bribes d'espoir. Mais cette ivresse printanière ne durait pas et je me retrouvais accablée, certaine que rien, jamais, ne me détournerait de ma médiocrité. La vision de mon corps achevait de me décourager : il avait subi une sorte de mue et la jeune fille que j'étais en train de devenir m'était étrangère.

Depuis notre rencontre dans son appartement de l'île Saint-Louis, *il* ne s'était pas manifesté. Florence

ne s'en inquiétait pas : *il* hésitait, *il* prenait son temps, *il* me contacterait, elle en était convaincue. Son assurance m'impressionnait. Nous ne nous étions pas revues mais elle me téléphonait régulièrement.

Un autre souci me tourmentait, un autre suspense. Depuis la rentrée de septembre, le ministère de l'Éducation nationale envisageait de supprimer le baccalauréat entre la classe de première et la classe de philo. J'étais en classe de première, au collège Sainte-Marie de Passy, cela me concernait au plus haut point. Et un matin, alors que je désespérais plus qu'à l'ordinaire de ma future vie, la merveilleuse information arriva : il n'y aurait plus, au mois de juin, de baccalauréat. C'était un cadeau du ciel, la preuve qu'une bonne étoile veillait sur moi. Et je me remis à espérer avec un regain d'énergie : *il* allait se manifester.

Il se manifesta.

— C'est pour toi.

Je n'avais pas entendu la sonnerie du téléphone, ni ma mère répondre. Elle me tendit le combiné en silence, avec une expression craintive que je ne lui connaissais pas. Puis, sans dire un mot, elle quitta la pièce. Referma-t-elle la porte derrière elle ? Je ne m'en souviens pas. Je m'étais déjà détournée de manière qu'elle ne voie pas mon impatience, la subite rougeur de mon visage, le tremblement de mes mains.

— C'est vous, enfin... Vous m'avez beaucoup manqué... Je pensais tellement à vous... Dites-moi

que vous aussi vous pensiez à moi... Hier, c'était jeudi... Comment avez-vous occupé votre jour de congé? Et votre collègue, vous l'aimez? C'est un collègue religieux, je crois? Parlez-moi... Dites ce que vous voulez... Quand j'entends votre voix, c'est comme si vous étiez devant moi... J'ai besoin d'entendre votre voix pour apprendre à vous connaître, savoir un peu mieux qui vous êtes...

Composition CMB Graphic
Impression Novoprint
à Barcelone, le 11 mars 2008
Dépôt légal : mars 2008

ISBN 978-2-07-035653-9./Imprimé en Espagne.

157478



Jeune fille

Anne Wiazemsky

Cette édition électronique du livre

Jeune fille d'Anne Wiazemsky
a été réalisée le 16 décembre 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070356539 - Numéro d'édition : 177115).

Code Sodis : N52119 - ISBN : 9782072466540

Numéro d'édition : 240887.